

Plus qu'une étude sur le *Miroir des simples âmes anéanties*, ouvrage qui a valu à son auteur, Marguerite Porete, béguine à Valenciennes, d'être accusée d'hérésie et brûlée à Paris en 1310, le livre de Luc Richir est une réflexion sur le rapport entre l'amour courtois et la mystique rhénano-flamande, qui n'est pas, d'après lui, seulement formel mais aussi substantiel. Psychanalyste, l'A examine ce rapport avec les ressources conceptuelles mises en place par Lacan. Il s'inscrit ainsi dans la lignée, inaugurée par Lacan lui-même, des analystes intéressés par le phénomène de l'amour courtois.

L'A. commence par décrire le contexte socio-historique du développement du mouvement béguinal dans les villes du nord-est de la France, des Pays-Bas et de la Rhénanie. Ce contexte est celui d'une économie urbaine fondée sur la valeur marchande, où les hérésies accompagnent les soulèvements et les insurrections des gens de métier, des artisans et des salariés de l'industrie. C'est dans ces milieux urbains à fortes tensions sociales et idéologiques que s'installent les béguinages, petites communautés indépendantes de femmes célibataires qui travaillent comme ouvrières, infirmières, enseignantes et s'adonnent à une vie spirituelle intense qui a fait de certaines d'entre elles des mystiques. C'est le cas de Marguerite, dont le *Miroir* a influencé les pensées de Maître Eckhart et de Ruysbroeck et présente même une filiation avec l'idéalisme allemand.

La convergence de l'amour courtois, de l'hérésie et de la mystique autour de la question du mariage, aussi bien sous sa forme féodale que sous sa forme ecclésiastique issue de la réforme grégorienne (les deux d'ailleurs faisant très souvent bon ménage), est une question récurrente dans le champ des études médiévales. Le moment le plus marquant en est sans doute *L'amour et l'Occident* de Denis de Rougemont (1938, 1956). Mais là où Rougemont voit les phénomènes de l'amour courtois, de l'hérésie et de la mystique (passant cependant les béguines sous silence) comme des survivances ou des résurgences d'une religion manichéenne indo-européenne, jamais erradiquée en Occident, Richir les voit plutôt comme résultats de l'économie de marché naissante et de ses incidences sur le psychisme des sujets et des masses. Le rejet du mariage y est perçu comme celui du marchandage des femmes, inscrit dans le champ plus vaste de l'objection à la valeur d'usage et d'échange - commerciale - de l'objet, bien toujours susceptible d'être remplacé par un autre. Se pose ainsi la question de l'objet dans l'amour courtois et la mystique. La répugnance à l'égard des oeuvres qu'affiche le *Miroir* a comme contrepartie le néant-vouloir, l'anéantissement de l'âme poussée au-delà de son bien propre, pour remplacer la volonté de la créature par la volonté divine. Par cette substitution, l'âme restitue Dieu au néant dont Il jouissait avant de se soucier du devenir de la création: elle libère le Créateur de son aliénation aux créatures, aux oeuvres, au monde et, ravie, vidée par Lui, jouit de *l'ex-nihilo* ou plutôt du *nihil*. L'âme sauve Dieu – et c'est là le scandale hérétique qui a mis Marguerite sur le bûcher - comme Cause, comme Chose, au-delà de toute créature et de tout bien, où son amour se manifeste.

Le rapport entre l'anéantissement de l'âme et l'amour courtois me semble être plus fragile que Richir ne le prétend. Il faudrait d'abord préciser de quel amour courtois il s'agit. L'A. parle d'*échos entre le roman courtois et le traité mystique* et des *poètes et romanciers du Moyen Âge* en général, mais il ne s'occupe que du *Tristan* de Thomas. **Or, si on lit les romans des XIIe, XIIIe et XIVE siècles, on se rend compte que dans la plupart le mariage constitue le dénouement heureux d'une crise permettant de**

poser une des questions essentielles de cette littérature: *Comment fonder le rapport sexuel sur une base autre que la vénalité conjugale ?* (p.83); en d'autres termes, tout de la relation entre masculin et féminin, ou plus largement, tout de la jouissance, est-il aliénable au contrat matrimonial ? Je suis bien d'accord que la réponse littéraire, y compris romanesque, est négative mais cela ne signifie pas un refus radical du mariage. Il ne me semble pas non plus qu'il y ait un rejet de l'objet. Il suffit de lire le *Roman de la Rose* de Jean Renart pour se rendre compte de ce que l'amour d'une femme jamais vue est parfaitement compatible dans la célébration des valeurs marchandes.

Passons à la lyrique. S'il est vrai que le *néant-vouloir* évoque *le vers de dreit nien* de Guillaume IX, je ne crois pas que la jouissance sans objet de l'âme anéantie ressemble à la soumission de l'amant à la volonté arbitraire de la Dame. Car, comme Richir le dit, si les poètes présentent la Dame en tant qu'irreprésentable et l'identifient au néant, c'est pour la poser comme cause du chant. Or, le chant se matérialise en un objet: l'oeuvre lyrique, la *canço*. Et cet objet est à donner: il rentre dans le circuit des échanges (que Jean Renart représente d'ailleurs dans son roman comme échanges commerciaux) qui renforcent le lien social par la transmission d'un plaisir qui est arrivé jusqu'à nous, lecteurs. Alors que chez Marguerite l'âme restitue Dieu au néant d'avant la création, **la Dame des troubadours serait plutôt le point *ex-nihilo* à partir duquel la création poétique se déploie: l'absence d'objet qui fonde l'avènement des objets-cansos.** Là où le *Miroir* cherche l'en-deçà du monde, la lyrique courtoise va vers le monde; là où le *Miroir* anéantit l'âme dans une jouissance qui ne saurait ni se dire ni *s'avoir* (p.134) - les troubadours produisent un dire de jouissance. Les démarches mystiques et poétiques prennent des directions inverses à partir d'un point commun qui est **la notion de création *ex-nihilo*** (qui fut objet de riches spéculations philosophiques et théologiques pendant le Moyen Âge); **mais, de cette expression, la lyrique courtoise valorise le premier terme, alors que la mystique valorise le second.**

On pourrait aussi se demander si cette différence entre troubadours et mystique ne correspondrait pas à celle qui distingue la jouissance masculine et la jouissance féminine. C'est là un sujet parcourant tout le livre de Richir qui n'a pas voulu escamoter la dimension sexuelle de l'amour courtois ni celle de l'écrit de Marguerite. Mais le postulat, inspiré de Rougemont, du désir pur, intransitif, au-delà d'objets et de plaisirs, n'est-il pas une façon d'escamoter ce qui fait le lien érotique et qui est, d'après Lacan, l'aliénation du désir à un objet – l'objet voilé du fantasme (cf. *La logique du fantasme*). **Que le désir sexuel n'est pas affaire de procréation, le Moyen Âge l'a explicité dans l'amour courtois, bien avant Freud; mais se passe-il des créatures et de la création (la poétique notamment)?** Son seul objet est-il le vide dévoilé de la Chose, *le regard vide de Dieu* (p.134)? Rien n'est moins sûr. Certes, toute jouissance n'est pas phallique. Mais n'être *pastoute dans la fonction phallique* ne signifie pas ne pas y être du tout. Or, la paix où la mystique *se repose très-toute* (p.123), où rien ne lui manque, état que l'A. traduit par *anesthésie* de l'âme ravie du corps (p.133), me semble être très éloignée de la tension du corps et de la chair qu'est la jouissance et rejoindre plutôt la frigidité que les curés préconisaient et promouvaient chez les femmes mariées et non-mariées.

Ce livre vient poser de nouveau la question de l'objet comme l'enjeu principal de l'amour courtois et montrer qu'elle est toujours sujet de débat vivant. La confrontation de textes de genres et de provenances diverses – littéraires, théologiques, mystiques, juridiques, etc – ainsi que la discussion entre spécialistes de domaines différents – littérature médiévale, histoire médiévale, psychanalyse, philosophie, anthropologie – contribueront sans doute à jeter quelque lumière sur un phénomène qui est en même temps littéraire et sexuel et qui continue de nous fasciner. L'essai de Luc

Richir, comparant des textes mystiques et littéraires, constitue une pièce fondamentale de cette discussion sur l'amour courtois entendu comme un cas particulier, historiquement situé, de la question plus large de l'objet du désir.